

Lucie Taiëb, Freshkills. Recycler la terre, Éditions la Contre Allée, 2020, 142 p.

Fabienne Bock

DANS **RAISON PRÉSENTE** 2021/4 N° 220 , PAGES 136A À 143A

ÉDITIONS **UNION RATIONALISTE**

ISSN 0033-9075

DOI 10.3917/rpre.220.0136a

Date de mise en ligne : 10/01/2022

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-raison-presente-2021-4-page-136a?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Union rationaliste.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Notes de lecture

Lucie Taïeb

FRESHKILLS. RECYCLER

LA TERRE

Éditions la Contre Allée, 2020,
142 p.

Au début du XXI^e siècle, Lucie Taïeb travaille à Berlin au sein d'une commission qui traite des demandes d'indemnisation des proches ou descendants des victimes de la Shoah. Elle lit dans les dossiers les descriptions d'objets perdus, souvenirs des activités humaines de la vie des disparus. Plusieurs années plus tard, dit-elle, « c'est de nouveau une présence invisible qui me préoccupe, m'inquiète, me hante ». La lecture du livre de Don De Lillo *Underworld* (traduction française *Outremonde*, Actes Sud 1999) lui révèle l'existence de la gigantesque décharge de Freshkills que le roman érige en emblème des États-Unis. Lucie Taïeb décide alors d'aller constater sur place ce qu'était devenu ce site.

Situé à Staten Island (un des cinq *Boroughs* de New York City), ce terrain marécageux et inconstrucible a été utilisé pendant plus d'un demi-siècle (1948-2002) comme décharge pour les millions de tonnes de déchets – domestiques et industriels – que produit journallement la ville de New York. Fermé en mars 2001, le site est brièvement rouvert pour recevoir les débris des Twin Towers (y compris les corps des victimes) puis définitivement abandonné en 2002. Les habitants de Staten Island ont donc été confrontés durant toute cette longue période à l'accumulation de véritables monta-

gnes d'immondes, laides, nauséabondes et toxiques, tandis que la zone humide originelle, (un type de zone dont les vertus sont célébrées aujourd'hui, mais rarement avec succès, par les défenseurs des équilibres naturels), disparaissait à tout jamais avec sa flore et sa faune, dont les oiseaux migrateurs constituaient la part la plus remarquable.

En 1992, le maire de New York, Giuliani (futur avocat de Trump), avait jugé qu'il fallait en finir avec cette décharge. Ses motifs étaient essentiellement d'ordre politique, le vote des habitants de Staten Island étant décisif pour le maintien des Républicains à la tête de la mairie de New York. Commence alors un projet de « réhabilitation » du site visant à créer un parc récréatif ouvert à tous les New-Yorkais, mais d'abord aux habitants de Staten Island auxquels il est présenté comme une compensation des dommages subis. L'achèvement des travaux est prévu pour 2036 mais le parc fait déjà l'objet d'une promotion publicitaire et Lucie Taïeb a pu participer à une visite organisée pour un groupe d'étudiants en design. L'association qui patronne le parc a pour slogan « Recycler la terre. Révéler l'avenir ». Mais la terre est-elle recyclable, se demande Lucie Taïeb ? La visite est édifiante : des « monts » ouest, nord et sud rappellent les hauteurs qu'atteignaient les ordures accumulées qu'isolent cinq couches de matériaux différents, tandis que des cheminées assurent l'évacuation des gaz que continue de produire la décomposition des matières enfouies. En surface, herbes, buissons et même des arbres ont déjà poussé et des oiseaux reviennent... Partagée entre le malaise que lui inspire le lieu et l'attention qu'elle prête aux réactions d'une ancienne habi-

tante de Staten Island qui n'oublie pas le passé mais croit en l'avenir du parc, Lucie Taïeb poursuit sa visite new-yorkaise en parcourant la *High Line*, une ligne de chemin de fer désaffectée transformée en coulée verte où les aménageurs ont prévu jusqu'aux interstices du sol destinés à être ensemencés en herbes folles.

Mais elle n'en a pas fini avec cette expérience. Des années plus tard, « après avoir creusé encore, inlassablement, la question du rapport entre nos lieux de vie et les lieux de relégation des déchets, (...) je saisis enfin, pour moi, la nature de Freshkills (...) ce n'est pas simplement le lieu qui dénonce le simulacre de la ville propre, où se redouble, dans le processus de réhabilitation, le mensonge de la disparition des déchets » (p. 83). Freshkills incarne « le territoire lisse et policé de la ville normalisée » où la vie est quadrillée, toute vie sauvage détruite, où s'implante un espace de loisir conforme, en attendant le retour des promoteurs immobiliers. Elle conclut cependant ce passage sur une note « infime d'espoir », espoir que quelques usagers ne se conformeront pas aux objectifs affichés du parc.

Dans l'avant-dernier chapitre, intitulé « Revenir », elle évoque aussi bien la grève des éboueurs de Paris que le discours lénifiant des gestionnaires urbains pour qui « plus rien ne tremble, plus rien ne vit. Plus rien ne menace ni n'inquiète. Tout est géré ». Dans son dernier chapitre, Lucie Taïeb fait place à d'autres voix que celle des promoteurs du parc : celles d'anciens habitants de Freshkills ou d'employés des services sanitaires de la ville de New York, de chercheurs et d'artistes invités dans le parc qui contribuent à l'élaboration d'une autre mémoire.

Elle n'en a cependant pas fini avec notre monde de déchets. La parution du livre en France (initialement diffusé seulement au Québec) lui donne l'occasion d'ajouter trois notes rédigées en 2018 lors d'un séjour de recherche à Berlin : réflexion sur les mots qui désignent le déchet et leur traduction en trois langues (allemand, anglais, français) mais aussi sur les friches urbaines, les plastiques que nous absorbons et qui font de nous tous des déchets... Elle termine par une note rédigée à Paris au printemps 2020 pendant le premier confinement. Elle y évoque la soudaine reconnaissance du travail des éboueurs, en même temps que la peur de la souillure et de la maladie, de la contamination, qui tracent d'autres frontières entre ceux qui doivent arpenter le dehors et ceux qui peuvent se préserver à l'intérieur. Et elle conclut : « J'essaie aussi désormais de penser notre proximité au rebut et de prendre en compte, dans leur matérialité, les restes corrompus, persistants et fugaces qui peuplent notre monde. L'un des enjeux serait ici de parvenir à accepter la perte, à assumer le risque de la disparition et, sur un mode non mélancolique, et sans recherche de salut, de faire face au monde, avec ce risque en poche ». Conclusion apaisée d'un voyage dans le temps et l'espace dont le déchet a été le médium. Un beau livre.

Fabienne Bock

Mikaëla Le Meur

LE MYTHE DU RECYCLAGE

Premier Parallèle, collection Carnets parallèles/La vie des choses, 140 pages, 8,50 €.

*Gil Bartholeyns &
Manuel Charpy*

L'ÉTRANGE ET FOLLE AVENTURE DU GRILLE- PAIN, DE LA MACHINE À COUDRE ET DES GENS QUI S'EN SERVENT

Premier parallèle, collection Carnets parallèles/La vie des choses, 2021, 224 pages, 9,50 €

Mikaëla le Meur a soutenu en 2019 une thèse en sciences politiques et sociales dans le cadre du Laboratoire d'anthropologie des mondes contemporains de l'université libre de Bruxelles. Son travail universitaire est intitulé *Plasti-cités : enquêtes sur les déchets et les transformations écologiques au Viêt Nam*. L'ouvrage qu'elle en a tiré est un texte très fluide à mi-chemin de l'essai, du récit et du carnet de bord de l'anthropologue. Il permet aux lecteurs de découvrir l'ampleur et les conséquences de l'internationalisation de l'industrie des déchets, en principe recyclables. Son enquête l'a amenée pendant quelques mois dans le village de Minh Khai, situé dans la commune de Nhu Quynh dans le delta du fleuve Rouge, sur la nationale reliant la capitale Hanoï au premier port du nord du pays, Haiphong. Chaque jour y arrivent par conteneurs des déchets plastiques venus

du monde entier, à bord de cargos, puis de camions. Car la matière sale (nos fameux « déchets recyclables ») parcourt le monde. Ce sont essentiellement des plastiques, films, sacs et autres bâches qui aboutissent dans ce village. Ces déchets sont devenus par la magie de la novlangue néolibérale une « matière première secondaire ». Une fois arrivés à Minh Khai, ils sont entreposés à même le sol, puis triés et réexpédiés vers de petites entreprises familiales qui les broient et fabriquent des matières nouvelles.

Au début des années 1990, d'anciens paysans ont commencé, dans les cours de leurs maisons, à recycler ces matières exportées par les pays du Nord. Peu à peu, le village est devenu un « village plastique », dont la prospérité est symbolisée désormais par des maisons cossues poussant en quelque sorte sur des tas d'ordures. C'est cette histoire que ce petit livre raconte et sur laquelle l'auteure prend appui pour présenter les dessous de la mondialisation des déchets. Les coulisses du tri du plastique, ce sont d'abord des travaux ingrats, pénibles et sales, qui malmènent les corps des femmes travaillant debout ou accroupies. Elles trient à mains nues, dans la puanteur des vapeurs toxiques et la peur des maladies. Le contenu des bains de décrassage des matières aboutit directement dans la rivière qui charrie la matière en suspension jusqu'à l'océan. D'après l'autrice, en 2020, l'Union Européenne aurait exporté plus de 27 millions de tonnes de déchets vers les pays pauvres. Dans son épilogue, elle complexifie encore davantage la problématique du recyclage en rendant compte d'une controverse sociotechnique opposant les industriels du recyclage (liés à la pétrochimie) et les in-

dustriels producteurs de bioplastiques (liés à l'agriculture intensive, grande consommatrice d'engrais et de pesticides). Le mélange des genres (de plastiques) rend en effet encore plus compliqué le tri entre plastiques synthétiques, éventuellement recyclables, et plastiques biosourcés ou biodégradables... et c'est à se demander si le recyclage n'est pas une vaste supercherie.

Le livre de Gil Bartholeyns et Manuel Charpy, *L'Étrange et Folle Aventure du grille-pain...* s'intéresse à l'histoire d'une quantité d'objets qui ont envahi nos vies, et cela depuis plusieurs générations, qu'il s'agisse d'ustensiles de cuisine, de robots ménagers ou encore de dispositifs encombrants ne servant qu'une ou deux fois par an, mais aussi d'objets radiophoniques, téléphoniques, télévisuels, informatiques ou d'appareillages les plus divers destinés aux déplacements, aux manipulations, aux soins du corps ou... du gazon. Des illustrations de toutes époques et tous genres accompagnent les propos des auteurs. Certains de ces objets ont souvent été perfectionnés. On découvre par exemple l'antique aspirateur mécanique et sans électricité ou le vélocipède de chambre qui apparaît dès les années 1890. Les auteurs décrivent la mécanisation progressive, dès le XIX^e siècle, de la sphère domestique avec déjà une prolifération d'« appareils sociotechniques » et, surtout, le développement de la marchandise surnuméraire au cours de la seconde moitié du siècle suivant. Le renouvellement des achats est assuré par l'obsolescence technique programmée, même si théoriquement celle-ci est désormais interdite en France, mais aussi par des formes de persuasions sournoises de plus en plus efficaces avec le

temps (la réclame d'abord puis la publicité) qui arrivent à produire des acheteurs compulsifs atomisés intériorisant une obsolescence psychologique quand ils suivent la mode. Le détour par les colonies livre un magnifique exemple de subversion d'un objet plus que familier, la montre. Au début du XX^e siècle, les colons français et belges se gaussent des Africains vêtus à l'européenne qui « consultent crânement leurs montres pourtant cassées » alors qu'en « lorgnant une mécanique arrêtée, ces jeunes Congolais refusent sans doute le temps cadencé de l'Europe tout en conservant la puissance de distinction » !

Ces deux livres publiés dans la série *La vie des choses*, en partenariat avec la revue *Techniques & Culture*, au sein de la collection *Carnets parallèles*, ont le mérite de faire réfléchir à certains aspects de la consommation telle qu'elle s'est développée dans les pays du Nord. Nos environnements domestiques, avec une eau disponible à gogo, une chaleur égale, une lumière à volonté et de nombreux dispositifs techniques a cependant un coût social et environnemental considérable, avec notamment la production en continu de déchets (recyclables ? vraiment ?) qui font le tour du monde et une gabegie énergétique permettant de justifier le recours – en France davantage qu'ailleurs – à l'électricité d'origine nucléaire dont les dangers immenses sont pourtant connus.

Roland Pfefferkorn

Anthropologie de la figuration

Philippe Descola

LES FORMES DU VISIBLE

Paris, Seuil, 2021

Suite à la publication de nombreux ouvrages, dont le célèbre *Par-delà nature et culture* (2005), Philippe Descola nous livre une nouvelle synthèse de ses travaux, axée cette fois sur la figuration et l'empire des signes dans les cultures humaines. Dans cet ouvrage, il est donc question de la spécificité du registre de l'image et de la figure dans des artefacts humains, certes dans des œuvres d'art, selon la détermination occidentale, mais aussi et surtout dans des masques amazoniens, des effigies des Inuits et des tambours sibériens. Bref, il est question de la fabrique des images/figures dans les cultures. Cette concentration d'images variées dans une même phrase (tableaux, masques, effigies, etc.) souligne que l'ouvrage déploie aussi une leçon à l'endroit de l'Occident : il est impossible d'appréhender les images d'autres cultures à partir de nos catégories (art, symbole, performance, rituel, etc.) et encore moins à partir de soi-disant « archétypes » universels.

Au demeurant, Descola entre dans le domaine des images en anthropologue (et non en historien de l'art). La question centrale posée à la figuration est celle-ci : que montrent les images ? Et si elles étaient l'expression de l'invisible lié à un monde culturel, l'invisible n'étant pas un au-delà religieux, mais l'ensemble coordonné des dynamiques et de l'effectivité de différentes compositions de mondes (ou de figures du monde) ? Toutes les images feraient

signe vers une manière de construire le monde, tout en déployant une causalité agissante, puisqu'elles sont des agents de la vie sociale.

En cela, les images, notamment pour être comprises et interprétées, supposent des schèmes figuratifs renvoyant à ce que Descola appelle, depuis longtemps, des « ontologies », c'est-à-dire des manières de faire et de dire, des fabrications de relations entre humains et non-humains, au travers desquelles s'organisent des collectivités et des rapports à ce que le monde peut offrir. Dans ces diverses ontologies, les individus trouvent leur identification et leur structuration, grâce à des schèmes, des dispositifs de cadrage des pratiques, des perceptions, des institutions, bref un ensemble de moyens au service d'un objectif appris durant la socialisation, et qui servent de filtres des qualités, des phénomènes et des relations possibles.

Le livre reprend le fil conducteur établi depuis longtemps, mais qui finit sans doute par devenir caricatural dans la bouche de nombreux commentateurs. Il consiste en l'étude comparative des diverses façons de détecter et de stabiliser des continuités et des discontinuités entre humains et non-humains dont les documents ethnographiques et historiques offrent des témoignages, avec l'intention de mettre en lumière ce que l'on pourrait appeler des formes de « mondialisation ».

Ces formes se répandent en quatre architectures : l'animisme, le totémisme, l'analogisme et le naturalisme. Résumons brièvement les grands traits de ces mondes relativement à la figuration, tout en soulignant qu'un compte rendu est toujours extrêmement limité.

L'animisme impute à des non-humains une intériorité de type humain ; il détecte des intentions dans les êtres le plus divers, trouve des dispositions analogues partout ; les images animistes sont le plus souvent en trois dimensions et visent à activer une présence, à révéler un changement de perspective ou à actualiser une image mentale.

Le totémisme pense, par ressemblance, les humains, les animaux et les plantes. Cette ressemblance ne passe pas par un rapport d'imitation, mais pas des qualités physiques et morales ; le totémisme compose des classes totémiques grâce à la référence à des qualités générales qui conviennent à des morphologies dissemblables ; les images sont l'expression visible de l'ordre totémique dans des artefacts et sont assignées au patrimoine iconologique de tel ou tel groupe.

L'analogisme a l'obsession des correspondances ; l'analogie permet de réduire la diversité des différences ; les images figurent des réseaux dans lesquels elles montrent que des êtres différents font partie d'un tout.

Enfin le naturalisme d'une certaine manière inverse l'animisme ; pour lui les humains sont les seuls à posséder une intériorité mais se rattachent aux non-humains par des caractéristiques physiques ; ou pour le dire autrement, les humains s'y dissocient nettement du reste des existants du fait des capacités cognitives que leur infériorité singulière leur confère, tout en étant semblables à eux par leurs déterminations physiques ; c'est en somme le moment d'une irruption de la figuration de l'individu humain ; il produit des tableaux qui singularisent la cohérence des espaces mis en scène ; un art de figurer qui met l'ac-

cent sur l'identité reconnaissable de l'artiste, de l'œuvre et de l'objet dépeint comme du destinataire.

Ces séquences longuement établies, il reste tout de même à relever plusieurs choses.

D'abord l'existence chez Descola d'une conceptualisation générale par laquelle il montre que les figurations expriment à grands traits les propriétés de l'un ou de l'autre des quatre grands régimes de médiation. La figuration correspondrait donc à une mise en image, ou plutôt à une opération humaine au moyen de laquelle un objet matériel quelconque est institué en un signe iconique d'un être ou d'un processus, par esthétisation. On ne figure que ce que l'on perçoit ou imagine, et l'on n'imagine et perçoit que ce que l'habitude nous a enseigné à découper dans la trame de nos rêveries et à discerner dans le flux des impressions sensibles, écrit-il. Une image serait donc une ostension de propriétés ontologiques puisées dans la texture des choses relevant de son monde.

Ensuite, l'extrême attention de l'auteur aux rapports entre les cultures, dont il révèle qu'il a cherché à montrer aux lecteurs occidentaux qu'il ne convient pas d'appréhender d'autres cultures, ou d'autres médiations, à partir de leurs catégories. C'est d'ailleurs un propos qu'il tient d'entrée de jeu : « chez les Achuar, j'avais cherché en vain quelque chose qui ressemblât à la nature ou à la culture, à l'histoire ou à la religion, à des savoirs écologiques nettement dissociables des pratiques magiques ou à des systèmes d'exploitation des ressources gouvernés par la seule efficacité technique. Le concept même de société, cette hypothèse par référence à laquelle nos sciences si singulières s'identifient,

décrivait bien mal un assemblage d'humains, d'animaux, de plantes et d'esprits dont le commerce quotidien faisait fi de la barrière des espèces et des différences de capacités entre les êtres ».

Puis, il insiste en permanence sur l'idée selon laquelle ces mondes de figuration ne sont pas figés. Concernant l'image, des transformations des systèmes de composition ne cessent d'opérer, que ce soit par extension du marché mondial de l'image, de la diffusion mondiale des images des uns et des autres et des « contaminations » induites, ou par échanges de techniques, voire par les folklorisations patrimoniales des images imposées par des gouvernements.

Enfin, il insiste sur les mécanismes de l'iconicité, en donnant une interprétation assez large de l'image qui, finalement, ne reflète pas seulement des dispositions intérieures du côté du fabricant de même nature que celles dans lesquelles il se reconnaît soi-même et se reconnaît à soi-même dans son monde. Il précise encore, parmi d'autres thèmes dont il est difficile d'indiquer la teneur en si peu de place, que si les images sont des pièges à pensée, elles captent aussi l'attention, suscitent l'attachement, et instituent un effet de fascination produisant un détachement vis-à-vis de l'environnement. À cet égard, s'abîmer dans la contemplation de motifs décoratifs permet de se déprendre de soi-même, instaure un exercice spirituel canalisant par exemple la piété, mais pourquoi pas la colère, etc.

Cette étude de la façon de disposer les figures dépeintes sur la surface qui les accueille, de la construction du plan de l'image et de l'agencement des figures dans des mondes culturels différents est donc

centrale. Elle permet de comprendre que figurer, pour l'anthropologie, c'est donner à voir l'ossature ontologique du réel, ossature à laquelle chacun de nous s'est accommodé en fonction des habitudes que notre regard a prises de suivre plutôt tel ou tel pli du monde.

Christian Ruby

Michel Magny

L'ANTHROPOCÈNE

Que sais-je ?, 2021, 9 €

Présenter la notion d'anthropocène, les discussions qu'elle a suscitées et continue de soulever, et affirmer sa propre approche des questions qu'elle met en jeu dans le cadre des 127 pages (petit format !) d'un *Que Sais-Je ?*, c'est la gageure réussie par Michel Magny, directeur de recherche émérite, spécialiste des changements climatiques et environnementaux (CNRS, laboratoire de chrono-environnement, Besançon).

Les premiers chapitres retracent la généalogie du concept d'anthropocène et détaillent les perturbations causées par les activités humaines qui en justifient la définition : les effets de ces activités ont acquis une force géologique qui permet d'identifier une nouvelle strate dans l'histoire géologique de la planète. L'anthropocène succède ainsi à l'holocène, qui a débuté il y a plus de 11 millions d'années, et qu'on considérait jusqu'à présent comme la dernière période de l'ère quaternaire (schéma p. 13). Si certains auteurs préférèrent parler de « capitolocène » ou d'« occidentalocène », mettant ainsi l'accent sur la responsabilité essentielle des révolutions industrielles des deux derniers siè-

cles, Michel Magny privilégie pour sa part le concept d'anthropocène, renvoyant ainsi à l'histoire de l'espèce humaine et à l'empreinte qu'elle laisse sur la nature dès son origine (chapitre 3, « De lointains prémices » et première partie du chapitre 4, « l'homme en société » et ruptures néolithiques »). Mais ce choix a aussi une signification politique : l'histoire longue de l'anthropocène, c'est aussi celle de l'homme en société et c'est son devenir qui domine la réflexion de l'auteur. Si les effets de la modernité capitaliste – colonisation, révolution industrielle et primat de l'économie – mieux connus, sont rapidement mais clairement évoqués, l'accent est mis sur « le grand retournement » (p. 91) qui débute au milieu du xx^e siècle : la population passe de 2,5 milliards d'hommes en 1950 à 7,5 milliards en 2017, le PIB mondial explose et, à la fin du siècle, la globalisation néo-libérale triomphe, désagrégant les sociétés. « Le constat s'impose. Le néolibéralisme constitue une régression absolue où se trouvent anéantis les principes moraux de solidarité qui avaient constitué l'essence singulière de l'homme et avaient permis son émergence en société (...) L'anthropocène devient ainsi l'histoire d'une double menace, où la destruction de la nature va de pair avec la désintégration des sociétés et la déshumanisation de l'homme » (p. 95-96).

Dans un dernier chapitre, intitulé « Et maintenant ? Revenir à deux communs », Michel Magny évoque les limites planétaires (un groupe de chercheurs en a identifié huit) qui s'opposent aux « capacités inextinguibles et insatiables de l'agir humain dans le système capitaliste mondialisé ». Il évoque ensuite les risques d'un effondrement écologique et social, et refusant le « dis-

cours prométhéen » qui cherche des solutions dans un surcroît d'innovations, il en appelle à une « authentique rationalité pour penser le monde dans sa profondeur au-delà des seuls cribles de la puissance technique ou du profit économique » (p. 105). Il conclut par un appel à repenser le politique, « point privilégié où, par la construction d'un projet, doit se définir le mode de relation que les humains développent entre eux et avec l'économie » (p. 109).

Reprenant dans un cours épilogo le lien insécable qu'il a établi entre nature et société, il écrit « nous devons en revenir à nos deux communs les plus précieux : l'écosystème qui nous fait vivants et la société qui nous fait humains ».

Fabienne Bock